

La chercheuse Adrienne Mayor reprend l'enquête sur la réalité historique du mythe des Amazones en mobilisant plusieurs disciplines. Passionnant

C'était les premières femmes libres

STÉPHANE FOU CART

Voici un livre promis à devenir un classique des études sur le genre. Dans son *Amazones*, l'historienne Adrienne Mayor, chercheuse à l'université Stanford (Californie), entreprend un travail monumental, aux confins de l'histoire, de la philologie, de l'archéologie et de l'anthropologie : retrouver les racines du mythe grec des Amazones, ce peuple de redoutables guerrières, ces femmes qui, comme le proclame le sous-titre de l'ouvrage, « étaient les égales des hommes ».

Aucun mythe n'a autant infusé dans la culture grecque que celui des Amazones. Il a été réinvesti par tous les auteurs de l'Antiquité et transparait, sous une forme ou une autre, dans tous les grands récits mythologiques du monde hellénique. Au point que ses traits saillants nous sont, à tous, familiers. Qui, aujourd'hui, ignore que ces cavalières intrépides se coupaient le sein droit pour mieux tirer à l'arc ? Ou qu'elles allaient une fois l'an séduire les hommes les plus beaux des peuples voisins pour obtenir une descendance, expurgée par l'infanticide de tout rejeton mâle ?

Pour Adrienne Mayor, les Amazones ne sont pas uniquement le fruit de l'imagination fertile des auteurs grecs. Le mythe prend sa source dans une réalité historique, dit-elle, celle de cette mosaïque de peuples nomades et semi-nomades, vivant du nord de la mer Noire au Caucase et jusqu'aux marges occidentales de la Chine, et recouvrant des réalités ethnolinguistiques diverses. Mais ce qui semble avoir rassemblé nombre de ces peuples, regroupés par les auteurs de l'Antiquité méditerranéenne sous des termes divers (Scythes, Parthes, Sarmates...), est la place sociale des femmes, libres de « faire l'amour et la guerre », comme le dit joliment Adrienne Mayor.

Dès la période archaïque, cette place des femmes a frappé les Grecs installés sur les rives orientales de la mer Noire. Quoi de plus étrange et fascinant, pour des populations accoutumées au patriarcat méditerranéen, que de voir des femmes armées de pied en cap, chevauchant et guerroyant aux côtés des hommes ? Chercher les prototypes historiques des Amazones du côté des steppes eurasiatiques : l'idée n'est pas nouvelle. Mais Adrienne Mayor est la première à l'examiner de manière systématique, sous les lumières d'une variété de disciplines. Elle épuise le sujet.

Partant d'un détail linguistique, elle suggère d'abord que les toutes premières



Un soldat grec attaqué par deux Amazones. « Sarcophage des Amazones », art étrusque, IV^e siècle av. J.-C. DEAGOSTINI/LEEMAGE

mentions des Amazones désignent en réalité un groupe ethnique. A suivre la chercheuse américaine, le mythe serait né de l'interprétation erronée d'*Amazones antianetrai*, la formule utilisée dans la poésie épique grecque, dès le VIII^e siècle avant notre ère : celle-ci ne désigne pas une armée de femmes hostiles aux hommes, mais plutôt « une nation d'hommes et de femmes qui se distinguaient par quelque chose de particulier dans les relations de genres ».

Certains peuples sillonnent l'Eurasie à cette époque répondent à cette caractéristique. Adrienne Mayor rassemble les données archéologiques les plus récentes, montrant par exemple que les kourganes, ces structures funéraires qui parsèment les plaines de l'Eurasie, ont fréquemment accueilli les sépultures de guerrières, inhumées avec leurs armes et leurs chevaux. Parfois, les progrès techniques mettent en lumière toute la force de nos préjugés : des dépouilles, interprétées à première vue comme celles de grands guerriers reposant à côté de leur attirail militaire, se sont révélées, après analyse minutieuse des ossements, être celles de combattantes.

Adrienne Mayor creuse les mythes et l'iconographie grecs, les met en lien avec l'archéologie, les traditions orales des peuples d'Asie centrale, et enquête sur tous les fronts : linguistique, onomastique... Le moindre détail, le moindre indice est exploité, comme ces motifs tatoués retrouvés sur la momie d'une guerrière scythe du V^e siècle avant notre ère,

découverte congelée dans le pergélisol, et qu'elle a le front de comparer aux descriptions d'auteurs grecs et aux représentations d'Amazones tatouées que l'on peut observer sur des vases et des cratères de la période archaïque.

Certains historiens s'agaceront peut-être des spéculations qui emplissent parfois les vides laissés par les textes et les données archéologiques. Mais le résultat n'en reste pas moins une somme passionnante, d'une érudition éblouissante, et

Ce qui semble avoir rassemblé nombre de peuples nomades et semi-nomades des steppes eurasiatiques est la place sociale des femmes, libres de « faire l'amour et la guerre »

qui tient autant de l'encyclopédie que du polar historique et anthropologique. Sa principale vertu est de ressusciter des organisations sociales défuntes pour mettre en lumière l'étrangeté de l'importance que nous accordons au genre. « Dans cette perspective, les Amazones deviennent un formidable objet d'étude, résume dans sa préface l'historienne Violaine Sébillotte Cuchet (université Paris-1). Non pour savoir si, telles que décrites dans les épopées et représentées sur les vases et les temples grecs, elles ont ou non existé dans l'Antiquité, mais pour rendre compte de l'attitude des sociétés humaines, dont la nôtre, à l'égard de la distinction de sexe. »

LES AMAZONES, QUAND LES FEMMES ÉTAIENT LES ÉGALES DES HOMMES (VIII^e SIÈCLE AV. J.-C. - I^{er} SIÈCLE AP. J.-C.) (The Amazons. Lives and Legends of Warrior Women across the Ancient World), d'Adrienne Mayor, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Pignarre, La Découverte, 560 p., 25 €.

Le nouvel art de la guerre (et de la paix)

Un ample « Dictionnaire